

sont dans la douleur ou dans la joie, quand ils sont libres ou opprimés, quand ils aiment la vérité et quand ils la repoussent; du haut de la Grande Tribune, comme d'un centre de lumière et de vie, il éclaire le monde par la propagation incessante de la vérité, et il épanche partout la charité pour être le vie du même monde. Lorsque l'erreur ouvre la bouche pour séduire les hommes, aussitôt le vieillard jette le cri d'alarme; et quand le génie des révolutions plane sur les peuples, et que de sa voix aiguë il appelle à lui les hommes de sang, le vieillard jette le cri d'alarme pour avertir et sauver l'humanité. En un mot, depuis le jour où la Grande Tribune fut élevée au milieu du monde pour en être la lumière, les générations en marche n'ont jamais cessé de la contempler; au milieu même de la tempête et du naufrage, le vieillard a toujours montré l'écueil qu'il fallait éviter et le port où les hommes trouvent le salut. Je ne vous ai point raconté une fiction, Messieurs, et déjà sans doute, vous m'avez compris, vous avez dit en vous même, la Grande Tribune de l'humanité c'est la tribune chrétienne, c'est la chaire de Pierre, et le vieillard c'est le Pontife romain. La présence du prêtre, dans un Cabinet de lecture, sera donc pour le jeune homme, un signe sensible qui lui rappellera cette Grande Tribune où jamais l'erreur n'a parlé, et où jamais elle ne parlera. Mais quel sentiment viendra alors remplir l'âme du jeune homme? Ce sera certainement celui du respect et de l'amour; ainsi il restera chrétien, plein de droiture, de générosité et de dévouement; non-seulement il n'insultera jamais ni à la Grande Tribune, ni au vieillard, mais il les honora, il les défendra et il leur demandera la lumière pour éclairer ses convictions, et enfin Messieurs, il donnera la preuve la plus éclatante que la présence du prêtre, dans le Cabinet de lecture, n'est pas inutile. Elle n'est pas inutile devant la *bibliothèque*, elle n'est pas inutile devant la *tribune*, j'ajoute encore qu'elle n'est pas inutile devant le journal.

(A continuer.)

Discours prononcé par le Rev. Messire Lavocque, Curé de St. Jean Dorchester, dans l'Eglise Paroissiale de Montréal, le 24 Juin 1851, jour de la St. Jean Baptiste.

(Suite et Fin.)

Cependant, à travers l'harmonie de ce concert de louanges et de remerciements, j'entends quelques voix aiguës, qui viennent pousser des cris discordants, cherchant à le troubler et à l'interrompre. « La religion nous entrave !! La religion arrête les « progrès !!! La religion ne fait que des peuples pauvres et sans industrie ! » Tel est le refrain qu'ont appris de l'impécit ou du matérialisme, un petit nombre de nos compatriotes, qui osent articuler des propos semblables, sans s'être donné la peine d'examiner tout ce qu'ils renferment d'odieux et d'injuste. Pour leur trouver une réponse, je n'aurais eu qu'à ouvrir quelqu'un de ces précieux ouvrages de polémique religieuse, que Dieu a inspirés pour les besoins de notre époque. Mais je me suis même épargné cette peine si légère; car j'ai pensé que ce ne serait ni le lieu, ni l'occasion d'entrer en lice, pour briser une lance avec ces dignes champions de la philosophie moderne. Souffrez seulement qu'ici

en votre présence, mes chers frères, je les mette au défi de justifier leurs basses insinuations; et de prouver un seul fait, qui indique que la religion, en Canada surtout, ait jamais apporté quelque obstacle au progrès des sciences, des arts et de l'industrie; qu'elle a au contraire, toujours et partout favorisés de toute son influence et de toute ses forces; que je leur dise que leurs avancées à ce sujet, ne sont que mensonge et calomnie; et que si réellement nous sommes sous quelques rapports un peu arriérés et apathiques, ce serait une injustice manifeste de dire ou faire entendre qu'il faut l'attribuer à la religion, tandis qu'elle serait prête à bénir avec effusion le jour où nous commencerions à vouloir, avec un peu de persévérance et d'énergie, utiliser notre éducation et exploiter nos ressources intellectuelles et physiques. Et, d'ailleurs, c'est peut-être encore trop, mes chers frères, que je me suis permis de faire devant vous, ces courtes observations, qui ne regardent, j'espère, personne de ceux qui m'honorent en ce moment de leur bienveillante attention.

Si je ne me fais point illusion, mes chers frères, j'ai parlé à des cœurs qui m'ont compris, et dont les sentiments sont d'accord avec les miens. Ce religieux silence, ces regards fixes et attentifs; et, oserai-je me permettre de le dire, ces bouches parfois béantes, ces oreilles qui m'ont semblé chercher à s'ouvrir d'avantage, comme pour receillir plus sûrement toutes mes paroles; tout cela, me donne l'intime conviction que je ne me suis point trompé, lorsque j'ai dit que sachant que j'avais de vrais Jean-Baptiste pour auditeurs, je pourrais parler avec franchise et confiance. Comme moi, vous avez paru convaincus que l'union seule peut nous rendre assez forts, pour conserver ce que nous possédons de bien-être et de bonheur réels: que comme Canadiens, nous n'avons plus d'autre point de ralliement qu'autour de nos aïeux, puisque partout ailleurs dans le partage de la propriété, dans le commerce et l'industrie, dans les professions et les métiers, dans les affaires publiques et particulières, dans l'exercice de nos droits civils et politiques, nous nous trouvons mêlés, confondus, et bientôt peut-être engloutis dans cette multitude toujours croissante de concitoyens d'une autre langue, d'une autre origine et d'une autre croyance que les nôtres; auxquels, disons-le en passant, nous avons toujours aimé à rendre une justice, qu'ils ne pourront point nous refuser à leur tour, s'ils viennent à dominer par le nombre. Il me semble que quelque puisse être l'avenir réservé par la Providence à notre cher et bien-aimé pays, vous désirez comme moi, perpétuer aussi longtemps que possible, vos institutions, votre langue, vos coutumes de famille, vos mœurs publiques et privées, votre physionomie et vos allures individuelles et nationales, puisque cela seul vous constitue peuple à part, en vous faisant Canadiens. Mais toutes ces choses, auxquelles ce sentiment d'instinct national, inné dans l'inculte sauvage comme dans l'homme civilisé, doit nous rattacher comme à l'existence même, nous échapperait bientôt pour périr les unes et les autres, si elles n'étaient nourries, entretenues et propagées dans l'élément religieux-catholique où elles sont nées, pour s'incorporer et vivre avec nous. Quand le ciement se dissout et se détache de la pierre, la plus forte muraille ne tarde pas à crouler; quand la sève ne monte plus aux branches de l'arbre, elles se dessèchent bientôt pour mourir; quand l'air ne pénètre plus aux poumons, l'animal tombe tout d'un coup, suffoqué; quand le sang a cessé de circuler dans nos